

Fannie Loïselle
Écrivaine

Inventer une mémoire
pour la banlieue

Le 28 février 2013, un homme a été englouti par un trou géant qui s'est ouvert dans sa maison, en banlieue de Tampa, en Floride. Seul le plancher de la chambre a sombré avec le disparu; avant d'être rasées par mesure de sécurité, les autres pièces de la demeure étaient intactes. En prenant connaissance de ce fait divers, j'ai pensé qu'il correspondait parfaitement à mon sentiment sur la vie en périphérie d'une grande ville : sa formidable inertie aspire les gens dans les entrailles de la Terre. Comme la plupart des Montréalais, j'aime bien me moquer de la banlieue. Mais cette boutade n'est pas complètement innocente. J'imagine parfois qu'un gouffre va avaler la Rive-Sud et le bungalow de mon enfance, que les terres arables de la Montérégie vont reprendre leurs droits et rejeter les corps étrangers de briques, de bardeaux et d'aluminium qui y ont été artificiellement greffés à la place des plants de céréales. Ou que la mer de Champlain qui a inondé la vallée du Saint-Laurent il

y a 13 000 ans va revenir engloutir le DIX30, en faire ses abysses. Ce présage apocalyptique n'est au fond pas très original : depuis quelques années, l'imaginaire collectif est saturé de visions déviantes ou catastrophiques de la banlieue. Dans son roman *Underworld*, Don DeLillo écrivait :

All these people formed by language and climate and popular songs and breakfast foods and the jokes they tell and the cars they drive have never had anything in common so much as this, that they are sitting in the furrow of destruction¹.

J'ai passé une partie de mon enfance et toute mon adolescence à Saint-Luc, une municipalité fusionnée à Saint-Jean-sur-Richelieu en 2001. Ma famille habitait un quartier où toutes les maisons se ressemblaient. Notre propre bungalow s'y déclinait en plusieurs variations : briques roses et puits de lumière pour celui-ci, briques grises et fenêtre en baie pour celui-là. La seule intruse était une maison solaire, dont l'architecture particulière faisait figure d'attraction dans les environs. Des passants interrompaient souvent leur promenade pour la contempler; certains osaient même cogner à sa porte pour demander un tour des lieux.

Notre maison se trouvait sur la rue Pierre-Floquet, nommée d'après un jésuite qui signa plusieurs actes de concession de terres sur le territoire de Saint-Luc entre 1753 et 1772. Des terres concédées à des colons pour la culture agricole. Dans un livre paru en 1901, le prêtre Moreau décrit la paroisse de Saint-Luc en ces termes : « La plaine s'y déploie, large et majestueuse, et les moissons jaunissantes s'y balancent avec grâce, comme les ondes d'un beau lac sous le charme de la brise². » Dans l'avant-propos de son ouvrage, le père Moreau incite les braves descendants luçois du XX^e siècle à reprendre le flambeau et à poursuivre son travail d'historien : « Cent

1. Don DeLillo, *Underworld*, New York, Scribner, 2003 [1997], p. 28.

2. Stanislas-Albert Moreau, *Histoire de Saint-Luc (1901)*, https://archive.org/stream/histoiredesaintl00more/histoiredesaintl00more_djvu.txt (25 avril 2014).

ans d'avance nous lui souhaitons des faits illustres à raconter, des succès dans sa rédaction, et des lecteurs bien disposés³. »

Je n'irais pas jusqu'à parler de faits illustres, mais un bouleversement notable s'est assurément produit à Saint-Luc : la transformation complète de son territoire. Depuis une trentaine d'années, des projets domiciliaires prolifèrent sur la plaine de moins en moins large et majestueuse. De nouveaux quartiers se succèdent au fur et à mesure qu'ils prennent de l'âge, formant des strates de développement immobilier. J'habitais dans le quartier des années 90, où on parlait de celui des années 80 comme du vieux quartier, bien que de nouvelles constructions n'eussent pas tardé à apparaître dans les champs qui se trouvaient derrière les maisons de ville, à l'orée de mon quartier, avec un Walmart, un Maxi, un Tim Hortons et, depuis peu, un Amir. Ils ont bâti aussi loin que possible, jusqu'à l'autoroute. Sur les terres arables ne poussent désormais rien d'autre que des bungalows et des condos construits en toute hâte, dans l'appât du gain, sans fierté, sans amour.

Je n'ai appris l'origine du nom de la rue Pierre-Floquet que tout récemment. À l'époque où je résidais à Saint-Luc, ça ne m'intéressait pas vraiment. Je croyais naïvement qu'on avait nommé notre rue en l'honneur d'un obscur conseiller municipal ou, pire, d'un entrepreneur, celui qui avait érigé le quartier. L'idée que le lieu où j'habitais ait un quelconque rapport avec un passé somme toute lointain, avec un homme qui avait vécu au XVIII^e siècle ne m'a jamais effleuré l'esprit. Mon quartier me semblait en marge de l'Histoire, coupé du reste du monde, déraciné et, en ce sens, artificiel. Il faut dire que j'ai passé les premières années de ma vie à la campagne, dans une maison bâtie par mon père sur une terre qui appartenait à mon grand-père maternel, dont notre rang portait le nom. En comparaison, le quartier luçois faisait figure de lieu éthéré, où on pouvait vivre des années sans laisser la moindre trace. Et en effet, lorsque ma mère a finalement vendu la maison il y a trois ans,

3. *Ibid.*

ma sœur et moi n'avons absolument rien éprouvé. Pas le moindre soupçon de nostalgie, aucune envie de revoir le foyer de notre enfance une dernière fois, de lui faire nos adieux.

Mais je me questionne sur ce détachement. Aurais-je pu, si les circonstances avaient été différentes, être nostalgique de la banlieue dans laquelle j'ai grandi? Et si c'était le cas, quelles auraient été les modalités de cette nostalgie? Toutes les banlieues ne se ressemblent pas, bien sûr, mais elles sont à mes yeux interchangeables. Dans *White Noise*, un autre roman de DeLillo, deux universitaires visitent la grange la plus photographiée d'Amérique. L'un d'entre eux affirme, à propos du site :

Once you've seen the signs about the barn, it becomes impossible to see the barn. [...] We're not here to capture an image, we're here to maintain one. Every photograph reinforces the aura. [...] We see only what the others see. The thousands who were here in the past, those who will come in the future. We've agreed to be part of a collective perception. This literally colors our vision. A religious experience in a way, like all tourism⁴.

Les adeptes de cette forme de tourisme ne veulent pas découvrir un lieu, mais le reconnaître, puis le reproduire, le répéter à l'infini. Ils communient avec leurs semblables en perpétuant une certaine représentation de l'Amérique. Il en va de même pour la banlieue, qui ne serait pas l'objet photographié, mais la photographie elle-même, la représentation d'un mythe collectif, d'une ville chimérique. Lorsqu'on en a identifié les quelques signes distinctifs, on ne voit plus une maison, une rue, un quartier, une ville, mais bien *la* banlieue, qui, tout comme les grandes chaînes d'hôtel ou les formules de voyages tout inclus, offre l'illusion de la familiarité, et la possibilité de domestiquer l'inconnu. Le banlieusard pourrait donc en principe se sentir chez lui, *at home*, dans toutes les banlieues d'Amérique.

La nostalgie qui me fait défaut serait-elle également permutable? Comment faire l'archéologie émotive d'une banlieue anonyme,

4. Don DeLillo, *White Noise*, New York, Penguin Books, 1986 [1985], p. 12.

se découvrir une histoire dans un endroit anhistorique? Ce questionnement motive mon projet d'écriture actuel, un roman dont la prémisse est la suivante : une jeune femme achète un bungalow presque identique à celui qu'ont possédé ses parents, dans un quartier domiciliaire qui n'est pas celui où elle a grandi, mais qui lui ressemble. En s'établissant dans un environnement faussement connu, ce personnage cherche à revisiter son histoire familiale, à rétablir une mémoire perdue dans un lieu doublement amnésique, puisqu'il s'agit d'une réplique du décor impersonnel de son enfance. Le concept de nostalgie ne doit pas être envisagé ici dans le sens premier du mot, soit le regret obsédant de la terre natale, mais plutôt comme le regret mélancolique de ce qui aurait pu être, d'un possible évanoui. Se languir d'une maison fantôme — pâle copie d'une pâle copie —, être nostalgique de la nostalgie, éprouver le mal d'un pays sans racines.

J'ignore si une catastrophe grandiose anéantira ma banlieue fictionnelle. Probablement pas. Mais l'apocalypse, qui, si on se réfère à l'étymologie grecque, signifie « dévoilement » ou « révélation », aura bel et bien lieu. La banlieue, avec ses bungalows, ses centres commerciaux, sera certainement le théâtre d'une forme d'illumination, et conduira la protagoniste du récit au seuil d'une épiphanie sur le sens de son existence. Elle chancellera alors au bord d'un gouffre invisible, l'abîme du quotidien, ravie pendant un bref moment par la vision de la plaine ancestrale déployée à ses pieds.